1re ANNÉE — N° 2 — NOVEMBRE 1895

ASSOCIATION CATHOLIQUE

POUR

LA RÉUNION DE L'ÉGLISE ANGLICANE

BULLETIN MENSUEL

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

MATTH. XVI, 17



Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.

ACT. XX, 28

SIÈGE DE L'ŒUVRE

95, RUE DE SÈVRES, 95

PARIS



Toutes les communications doivent être adressées, au siège de l'Œuvre, à M. Fernand Portal, 95, rue de Sèvres, Paris.

ABONNEMENTS AU BULLETIN MENSUEL

France, un an.. 6 fr. Etranger...... 8 fr.

Le numéro : 0 fr. 50

Tout abonné, à moins qu'il ne soit pas catholique, est considéré comme membre de l'*Association catholique pour la réunion de l'Église anglicane*. Il est dispensé d'ajouter au prix d'abonnement la cotisation de 2 fr., que les membres de l'*Association* doivent verser.

DE

L'UNION DES ÉGLISES

L'ÉGLISE ANGLICANE ET L'ÉGLISE ROMAINE

DISCOURS PRONONCÉ A BRISTOL

LE 14 FÉVRIER 1895

PAR

LE VICOMTE HALIFAX

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES LORDS

Traduit par M. L. Brunet, et précédé d'une préface

PAR FERNAND DALBUS

PARIS, LIBRAIRIE CHARLES POUSSIELGUE, RUE CASSETTE, 15.

ASSOCIATION CATHOLIQUE

POUR

LA RÉUNION DE L'ÉGLISE ANGLICANE

N° 2 — 1er novembre — 1895

PRIONS

L'Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ, depuis sa divine fondation, a couru bien des dangers. Des ennemis innombrables ont mis au service de leur haine satanique : la violence, le glaive, l'astuce, l'or, l'hypocrisie, l'orgueil.

L'Eglise a continué sa marche à travers les siècles. Immortelle, mais non pas invulnérable, elle a continué à remplir sa mission en laissant tout le long de la route le plus pur de son sang et des lambeaux de sa chair. L'histoire nous apprend, hélas! que les blessures les plus profondes lui ont été portées par ses propres fils, que ses ennemis les plus redoutables sont nés dans son sein, et que les dangers les plus grands lui ont été créés par ceux qui lui devaient une fidélité particulière. En ces moments de grands troubles, de luttes difficiles et parfois sanglantes, que faisaient les âmes pieuses?

Au ive siècle, un schisme éclata dans l'Eglise d'Afrique, alors si prospère. Donat, évêque de Carthage, le soutint de son éloquence et le favorisa par une réputation de vertu incontestée que ternissait malheureusement un incommensurable orgueil. Saint Augustin défendit la véritable doctrine et l'unité de l'Eglise avec tout son génie et son âme d'apôtre. Il ne put cependant empêcher bien des évêques de passer au schisme. L'Eglise d'Afrique devint alors la proie des dissensions les plus violentes, qui en arrivèrent au point d'armer les uns contre les autres les disciples d'un même Dieu. L'illustre évêque d'Hippone écrivait à ce moment-là, dans un traité

contre les Donatistes : « Tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise et même par les pasteurs, se fait par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre [1]. »

Au xvie siècle, l'affreuse tourmente du protestantisme, dont nous voyons encore les tristes effets, vint s'abattre sur la société chrétienne. Au xvi[e] siècle, dans une petite ville d'Espagne, une femme qui devait être une des gloires les plus pures de cette époque, l'admirable sainte Thérèse, entreprit la réforme du Carmel. Elle voulut faire revivre l'ancienne ferveur de cet ordre célèbre et lui inspirer l'amour de la solitude et de l'oraison, l'amour du travail et des jeûnes qui constituaient son esprit particulier. Elle y ajouta cependant un élément nouveau. Sous la direction de l'ardente réformatrice, le zèle de l'apostolat allait transformer le fond de cette existence de recueillement et de prière, et tourner toutes les forces du Carmel renaissant à la conquête des âmes.

« O mes sœurs en Jésus-Christ, disait la sainte à ses religieuses, aidez-moi donc à prier pour tant de pécheurs qui se perdent... Eh quoi! le monde est en feu. Les malheureux hérétiques voudraient, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Notre-Seigneur, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins et s'efforcent de renverser son Eglise. Et nous perdrions notre temps!... Ne vous imaginez pas, mes sœurs, qu'il soit inutile d'être ainsi continuellement occupées à prier Dieu pour son Eglise...

« Mes filles, voilà le but auquel vous devez rapporter vos désirs, vos pénitences, vos jeûnes. Le jour où vous cesseriez de les consacrer à ce que je viens de vous dire, sachez que vous ne feriez pas ce que Notre-Seigneur attend de vous, et que *vous ne rempliriez pas la fin pour laquelle il vous a réunies au Carmel* [2]. »

Au xvii[e] siècle, l'Eglise de France courut, elle aussi, un grave péril. Elle alla bien près du schisme. Bossuet ouvrit l'Assemblée de 1682, d'ailleurs si tristement connue, par un sermon sur l'Unité de l'Eglise, qui restera comme un monument d'éloquence et de doctrine, et aussi comme un acte de courage. Les accents de l'orateur éclatèrent en vrais coups de foudre sur cette assemblée très peu nombreuse, qui prétendait représenter l'Eglise de France, et dont certains membres étaient beaucoup plus courtisans qu'évêques, beaucoup plus dévoués au Roi qu'au Pape :

[1] *De Bapt. contra Donatistas*, l. III, nº 22 et 23.
[2] *Vie de sainte Thérèse, d'après les Bollandistes*, t. I, ch. xvi.

« Qu'elle est grande, l'Église romaine soutenant toutes les Églises, « portant, dit un ancien pape, le fardeau de tous ceux qui souffrent », entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque, pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les Apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires effets !.... Sainte Église romaine, Mère des Eglises et Mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance ! »

Mais comme l'éloquence la plus grande ne peut rien ou bien peu de chose sur des cœurs adonnés aux intrigues et remplis d'ambition, Bossuet demande des prières :

« Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu et que Dieu connaît, âmes humbles, âmes innocentes que la grâce a désabusées de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières ; en reconnaissance du don de Dieu, dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église ; priez, fondez en larmes devant le Seigneur [1].... »

En ce moment où l'Église court les dangers que chacun connaît, Léon XIII sollicite des prières pour l'union de tous les cœurs chrétiens en face d'ennemis communs. Nous le rappelons humblement à tous ceux qui aiment Notre-Seigneur, mais en particulier à ces âmes simples, à ces colombes innocentes, à ces milliers de vierges consacrées à Dieu, à ces religieux et à ces prêtres marqués du sceau divin, à toutes ces âmes d'élite qui, dans le monde ou dans le cloître, aiment l'Église, s'attristent de ses peines, se réjouissent de ses joies et vivent de ses espérances.

A toutes nous demandons une part de leurs jeûnes, de leurs prières, de leurs travaux, de leurs souffrances, de leurs larmes, pour le triomphe de l'Église, pour le rétablissement de l'unité de la foi dans le monde. Et il y a dans ces âmes tant de mérites, que si nous parvenions à organiser chez elles une véritable croisade, nous serions assuré du succès ; car on peut bien dire d'elles toutes ce que sainte Thérèse disait de ses filles : « Croyez, mon Père, comme je le crois moi-même, que ce qu'on eut en

[1] Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Eglise.*

vue en fondant ces monastères commence à s'accomplir : c'était qu'on demandât sans cesse à Dieu de soutenir de sa main ceux qui défendent son honneur et s'immolent à son service, attendu que nous, pauvres femmes, ne sommes capables de rien. *Quand je considère la perfection de ces religieuses, quelque chose qu'elles obtiennent de Dieu, je ne m'en étonnerai pas*[1]. »

F. P.

LE CONGRÈS DE L'ÉGLISE ANGLICANE

Le Congrès annuel de l'Église anglicane que nous avions annoncé dans notre précédent numéro s'est tenu à Norwich. Il nous est impossible de donner un compte rendu, même très abrégé, de ses différents travaux : notre modeste *Bulletin* n'y suffirait pas. Citons seulement l'étude présentée par l'*évêque de Péterborough* et le sermon prêché par l'*évêque de Salisbury* sur l'histoire de l'Église d'Angleterre. A propos des Églises d'Orient, ***M. Birkbeck***, qui connaît à fond particulièrement l'Église de Russie, a présenté un travail fort remarqué. Sur les découvertes faites en Égypte, en Chaldée, en Palestine et se rapportant à l'Écriture sainte, on a entendu des savants justement renommés, à la tête desquels se place le *Rev. Archibald Henri Sayce*. Il est intéressant de voir à quel degré les questions bibliques, même dans ce qu'elles ont de plus relevé, passionnent le public anglais. Et une comparaison peu avantageuse pour nous se présente spontanément à l'esprit.

Nous aurions peut-être, nous catholiques français, en ce point-là comme en bien d'autres, plus d'un enseignement salutaire à tirer de l'étude de ce congrès, où les questions les plus importantes, tant au point de vue pratique qu'au point de vue théorique, ont été traitées par des hommes de grand mérite. Les nombreux orateurs y ont dépensé fort peu de rhétorique, mais ils ont fourni, pour la plupart, des études sérieuses et savantes. Il est certain, en tout cas, que le congrés de Norwich atteste une puissante vitalité intellectuelle que nous ne connaissons guère. Sans nous attarder davantage, venons-en tout de suite au sujet qui nous intéresse plus spécialement.

La veille de l'ouverture du Congrès, lord Halifax, le président de

[1] Sainte Thérèse, *Lettre au Père Gratien*, l. CXXIV.

l'*English Church Union*, réunit dans une assemblée particulière les membres de l'Association présents à Norwich et prononça un discours que nous croyons devoir donner en entier. Ce discours est surtout remarquable par la netteté des déclarations et par la précision avec laquelle le principal obstacle doctrinal à la réunion est exposé. Le nœud de la difficulté se trouve en effet dans la reconnaissance des droits respectifs du Pape et des évêques. Le noble orateur exprime là-dessus son opinion avec une franchise et un courage dignes de tout éloge.

En lisant ce discours, tous les catholiques éprouveront un sentiment de reconnaissance envers l'infatigable promoteur de l'union pour ce nouveau service rendu à notre Œuvre et à la cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Congrès a été ouvert par un discours du vénérable archevêque d'York. Nous en donnons de larges extraits. Que nos lecteurs veuillent bien se souvenir du milieu dans lequel le discours a été prononcé et de l'éminent personnage qui en est l'auteur : ils en comprendront ainsi toute l'importance. Sans doute, lorsque, dans des passages que nous ne donnons pas, l'orateur a parlé du Pape et de ses prérogatives, il a exprimé des opinions mal fondées en histoire et en théologie ; mais, à notre avis, l'importance du discours ne se trouve pas dans ces opinions que nous pouvons considérer comme personnelles. La véritable importance se trouve dans les paroles franchement pacifiques qui poussent tous les esprits à rechercher l'union, dans la reconnaissance des faiblesses de l'Église anglicane, dans les justes témoignages rendus à Léon XIII. Enfin, il se dégage pour ainsi dire de chaque phrase un accent de conviction et de piété qui réjouit toute âme chrétienne. Un tel discours marquera dans les annales de l'Église d'Angleterre. Il suffit à lui seul pour justifier ceux qui croient qu'une entente entre l'Église romaine et l'Église anglicane est possible et sera réalisable dans un avenir plus rapproché qu'on ne le pense généralement.

Plus loin, nos lecteurs trouveront un article du *Church Times*, appréciant le discours de l'archevêque d'York. Nous en recommandons la lecture d'une manière toute spéciale. Le *Church Times* est un des journaux anglicans les plus répandus.

Vers la fin du congrès, lord Halifax a pris la parole. Son apparition a été saluée par des applaudissements. L'orateur n'était pas sans savoir que le moment de la lutte était venu. Il n'en a pas moins repris les parties principales de son précédent discours, et fort habilement, abrité derrière le loyalisme du Dr Pusey, il a répété

les paroles de cet homme universellement respecté, au sujet du concile de Trente. Il a redit la nécessité de travailler à l'union et le moyen d'y arriver par des explications, sans aucun compromis sur la doctrine. Il a de nouveau cité en exemple la Primauté de Pierre.

Après lord Halifax, le doyen de Norwich s'est présenté. Lui aussi a été reçu par les applaudissements d'un parti. L'orateur n'a pas perdu son temps à entrer en matière par un exorde insinuant. Il a fait tout d'abord remarquer, au milieu des rires de l'auditoire, que le sujet indiqué par le programme n'était pas l'union des Églises, mais plutôt les obstacles à l'union. Et tout de suite il a déclaré que, pour lui, le principal obstacle à l'union étaient les laïques qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas. Lord Halifax, par exemple, en allant à Rome sans mandat, est un grand obstacle à l'union. Le vénérable doyen — *laudator temporis acti* — rappelle qu'autrefois, dans le vieux catéchisme de la vieille Église d'Angleterre, il était enseigné aux fidèles d'être soumis aux évêques et aux prêtres. Et sur ce thème, il exécute plusieurs variations au milieu des rires et souvent des protestations violentes de l'auditoire. Pour nous, sans être tout à fait de l'avis du doyen de Norwich, nous devons cependant avouer tout bas qu'un voyage de lord Halifax à Rome ne constitue pas tout notre idéal. Si l'éminent orateur, ferme sur les principes hiérarchiques, parvenait à décider un des chefs de l'Église anglicane, l'archevêque de Cantorbéry, exemple, à accomplir son voyage *ad limina*, il remplirait tous nos vœux..... en sauvegardant les principes.

Le R. Lacey et le R. Denny, entre autres, les deux auteurs de l'ouvrage si remarquable *de Hierarchia anglicana*, se chargent de répondre au terrible doyen. Le premier débute en disant qu'il avait ouï parler du sacerdotalisme, que jusqu'ici il n'avait jamais su ce que c'était, et qu'après avoir entendu le doyen de Norwich il le savait. On apprend tous les jours quelque chose. Bref, il y a eu bataille. La salle était divisée, mais, d'après le *Guardian*, important journal anglican, les partisans de l'union étaient de beaucoup les plus nombreux. L'avantage est donc resté à lord Halifax. La journée a été vraiment bonne pour la cause de l'union.

DISCOURS DE LORD HALIFAX

Lorsque je me hasardai il y a un peu plus de neuf mois à vous parler d'une question qui est la plus grande de toutes les questions, d'une question qui est si chère à nos cœurs et qui, si l'on pense à tout ce qu'elle entraînerait avec elle, fait paraître les autres

bien petites — la question de la réunion de la chrétienté — personne n'eût pu penser qu'elle occuperait la place qu'elle occupe aujourd'hui. Il y a quelques mois, bien que toujours présente à nos cœurs et jamais absente de nos prières, la question de la réunion de la chrétienté, du moins pour ce qui concerne le public, demeurait semblable à un feu qui couve. Mais aujourd'hui ce feu s'est changé en une flamme éclatante dont la lumière est visible pour tous, aussi bien en Amérique, en Australie, en Afrique ou aux Indes, qu'en Angleterre et en Europe.

Qui donc pourrait le nier? C'est partout que la presse a témoigné de l'intérêt qu'excitait cette question; il n'est pas un diocèse en Angleterre dans lequel on ne l'ait discutée d'une manière inusitée jusque-là.

Le chef de la communion romaine en Angleterre en a fait le sujet d'un discours dont le caractère montre bien toute l'importance qu'il attache à ce sujet.

Les différentes communions non conformistes, l'alliance évangélique, la conférence de Grindelwald, toutes ont montré quel intérêt elles apportent à la question. Et à ce propos, permettez-moi de mentionner tout spécialement la généreuse et noble lettre du docteur Parker, de City-Temple.

L'archevêque de Cantorbéry, à la demande de l'épiscopat anglais, a écrit sur ce sujet une lettre pastorale, dont l'importance et le poids — à la fois par ce qu'elle dit et parce qu'elle ne dit pas — se fait sentir davantage plus on la médite.

Le chef de la chrétienté — le Pape lui-même, Léon XIII — a adressé au peuple anglais, à la fois aux fidèles de l'Église d'Angleterre et aux non-conformistes, une lettre conçue dans des termes qui ont touché tous les cœurs; dans cette lettre il exhortait tous ceux qui se glorifient du titre de chrétiens à prier pour cette sainte unité pour laquelle le Chef suprême de l'Eglise pria lui-même la veille de sa Passion. Quelqu'un pourrait-il douter, en effet, que ce désir d'union ne vienne de Dieu lui-même?

Le fait qu'il a permis que ce désir se fixât dans l'esprit d'un si grand nombre est en soi un gage de sa réalisation. Et parce que ce désir de l'union vient de Dieu, nous ne pouvons, ni être découragés par des blâmes, ni perdre espoir lorsque nous commettons des erreurs. Car les difficultés, les obstacles, les oppositions ne sont, si nous y regardons bien, que des raisons de plus pour nous donner courage. L'opposition est toujours un indice que nos adversaires reconnaissent notre force. Et, comme l'a écrit le Dr Pusey, ne devons-nous pas nous attendre à rencontrer des obstacles dans

une œuvre destinée à la gloire de Dieu, » qui ne tend à rien moins qu'à abaisser ces barrières qui ont durant huit siècles séparé l'Orient de l'Occident et depuis dépossédé la communion romaine de presque toutes les nations teutoniques de la chrétienté. Ce n'est pas l'opposition, mais l'absence d'opposition que nous devons redouter. Ne supposez-vous pas que le grand ennemi des âmes est irrité jusque dans les profondeurs de son être à la seule mention qui est faite de la réunion? N'imaginez-vous pas qu'il emploiera tout son pouvoir et toutes ses ruses pour empêcher ce qui serait le plus grand de tous les désastres pour son royaume? N'imaginez-vous pas qu'il se transformera lui-même en un ange de lumière et qu'il excitera, s'il le peut, les hommes de bien à faire opposition, si par là il peut empêcher les armées de Dieu de s'unir pour renverser ses forteresses? Et ne pensez-vous pas que rien ne serait meilleur pour lui que si, dès le commencement de la bataille, il pouvait persuader aux soldats de la croix que la lutte est trop difficile pour eux et l'ennemi trop puissant? Rien ne pourrait le satisfaire davantage que de voir la campagne finir avant même d'avoir commencé? Et cela parce que les uns diraient que la réunion est impossible tandis que les autres la considéreraient comme un vain rêve; parce que d'un côté des choses seraient dites qui créeraient des animosités et des mal entendus, et que de l'autre on désespérerait trop vite, et l'on n'aurait ni le courage ni la patience de continuer les efforts commencés. Est-ce donc une raison pour déposer les armes parce que l'ennemi est à notre porte et que la bataille semble longue et difficile? N'est-ce pas au contraire une raison pour reprendre la lutte avec plus de courage? Le doute n'est pas possible, les obstacles ne sont rien. Que la bataille soit gagnée aujourd'hui ou demain, ce n'est pas notre affaire. Nous avons à travailler à notre œuvre tant qu'il fera jour; le résultat est entre les mains de Dieu.

Je suis certain qu'en disant ces choses je ne fais qu'exprimer vos propres sentiments, et je m'efforce, pour la réalisation de cette paix que nous avons tant à cœur, d'éclaircir certains malentendus qui, à en juger par ce qui s'est dit dernièrement, semblent exister quant à notre position et à notre but dans tout ce qui concerne cette œuvre de la réunion.

L'on a dit, dans ces derniers temps, que nous espérions parvenir à la réunion de la chrétienté au moyen d'un compromis sur les questions de doctrine, et c'est avec justesse que l'on a répondu que si les questions de discipline demeuraient matière à revision, l'Eglise n'avait pas les mains libres pour toucher aux vérités révé-

lées de la religion. Mais qui donc parmi nous a jamais envisagé l'union sur la base d'un compromis de doctrine? Nous répudions, aussi fortement que le cardinal Vaughan lui-même, la possibilité d'un semblable compromis; mais aussi nous croyons, comme d'ailleurs le cardinal paraît le croire lui-même — à en juger par un autre passage du discours auquel je fais allusion — nous croyons, dis-je, que quelques-unes des différences doctrinales qui nous séparent sont plus apparentes que réelles et que les autres résultent de malentendus que de plus amples explications pourraient dissiper.

Qu'est-ce à dire là, sinon répéter sous une autre forme ce qu'affirmait, il y a longtemps, le Dr Pusey, lorsqu'il disait qu'une grande partie des difficultés qui faisaient obstacle à la réunion venaient des préjugés; la masse du peuple anglais considère comme étant matières de foi dans l'Eglise romaine des choses qui, dans bien des cas, ne sont pas matières de foi et qui dans d'autres cas sont différentes de ce qu'on croit.

Il y a là une croûte épaisse de véritables préjugés qu'il faut briser et qui peut l'être par l'exposé véridique des faits. Combien y a-t-il de propositions qui sont articles de foi? combien y en a-t-il qui sont seulement voisines de la foi? combien y en a-t-il enfin qui ne sont que des opinions? De même, — et c'est ce que je cite le plus volontiers, parce que c'est là une réponse à un point soulevé par le cardinal quand il se reporte à ces paroles de Bossuet : « A savoir que si la réunion peut seulement être réalisée par la mise en doute des questions résolues à Trente, l'on doit d'ores et déjà considérer la réunion comme impossible; » — de même, dis-je, est-ce le Dr Pusey qui déclare que ce n'est point sur une semblable base que nous cherchons à édifier la réunion.

« L'idée, dit-il, que le concile de Trente peut être légitimement interprété dans un sens acceptable pour nous et que nos articles ne contiennent rien, dans leur sens grammatical, de contraire au Concile de Trente, cette idée demeure intacte et n'a jamais été répudiée. » Ce n'est pas un compromis qui est demandé, mais des explications des deux côtés; laissez-moi montrer par un simple exemple tout ce que l'on peut faire de cette manière sans sacrifice de principes d'aucun côté.

Je prends par exemple ce point que le cardinal nous dit être « le point capital, la clé de voûte de toute la question de la réunion » : ce que demande le cardinal, c'est le sens de cette expression : « la réunion de la chrétienté », et il répond : « cela signifie un retour à l'unité constitutive qui existait avant le morcellement de la chrétienté

en Occident, au XVIe siècle. Jusqu'à cette époque toutes les nations chrétiennes d'Occident étaient réunies au Siège apostolique de Rome; c'était une unité constitutive, en un seul corps, unité de la tête et des membres. La réunion doit alors signifier un retour à l'unité visible qui d'autrefois, lorsqu'il n'y avait qu'un seul corps sous un chef visible. »

« La clé de voûte de la question de la réunion de la chrétienté consiste dans l'admission des revendications de Rome, à savoir que le Pape est le chef de l'Eglise, en vertu d'un acte distinct de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin fondateur de la religion chrétienne. »

Mais, comme l'a dernièrement si bien expliqué le chanoine Everest dans son admirable travail sur « la dation des clés », croire que Notre-Seigneur a prévu un chef visible pour son Eglise et que cette prérogative doit appartenir aux successeurs de saint Pierre, ou bien croire avec le Dr Döllinger que le soin de conduire l'Église et le devoir de veiller à l'observation des canons découlaient de la dation des clés faite à saint Pierre, c'est là un premier point; mais s'appuyer sur cette prérogative pour revendiquer pour les successeurs de saint Pierre d'être l'unique source de l'épiscopat, en sorte que chaque évêque tiendrait d'eux sa juridiction et ses pouvoirs, c'est là un second point tout différent, ou bien, pour mettre cela en évidence d'une manière plus concise, dire, comme le fait Mr Gore dans ses *Roman claims*, que les successeurs de saint Pierre sont quelque chose de plus que les évêques, n'équivaut pas à dire que les successeurs de saint Pierre sont par rapport aux autres évêques l'unique source de leurs pouvoirs.

A ce sujet, l'archevêque Bramhall s'exprime ainsi : « Pour ce qui concerne la discipline et la juridiction intérieure, je ne connais entre l'Eglise de Rome et nous qu'un seul point qui soit matière à controverse : à savoir que l'évêque de Rome seul recevrait sa juridiction *immédiatement* du Christ, et que les autres évêques tiendraient leurs pouvoirs immédiats de l'évêque de Rome ». Et voici ce que dit Thorntitre : « J'admets pour lui (le Pape) un droit de prééminence sur tous les autres évêques, droit qui implique que c'est à lui tout d'abord que l'on doit en appeler dans les cas qui intéressent le gouvernement de l'Eglise universelle ; mais je lui refuse ce pouvoir infini dont rien ne peut établir le bien fondé. » Mais, alors, quand le cardinal parle du pouvoir constitutionnel du Pape, quelle divergence d'opinions existe-t-il entre nous qui ne soit pas susceptible d'être expliquée ?

Ce ne sont pas les prétentions constitutionnelles du Pape à la

possession d'une primauté établie par Notre-Seigneur que rejette l'Église anglicane, mais l'extension de son pouvoir jusqu'à l'absorption des droits indépendants des évêques, réduits ainsi à n'être plus que les représentants du Pape. Assurez-nous qu'il n'en est pas ainsi, et, dans ce qui concerne la doctrine, dites-nous que la séparation du Pape d'avec l'Episcopat — que certains ont pensé définie par le Concile de Vatican, en sorte que le Pape pourrait agir sans l'épiscopat, -- dites-nous que cette doctrine ne fait pas partie intégrante des enseignements de l'Eglise romaine ou bien n'est pas revendiquée comme une conséquence nécessaire de la primauté conférée par le Christ, et alors vous aurez fait beaucoup pour l'établissement d'une doctrine que le cardinal Vaughan nous a déclarée nécessaire pour la réunion; et cela, d'un côté, sans aucun compromis sur cet enseignement que le Pape est le chef de l'Eglise, en vertu d'un acte distinct de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de l'autre, sans aucun compromis des droits de l'épiscopat, droits dont l'origine n'est pas moins divine que ceux de la Papauté. Une semblable méthode peut être adoptée dans les autres cas qui nous divisent, mais ce serait trop long de les passer tous en revue ce soir. J'ai principalement touché l'un des points primordiaux, afin de montrer de quelle manière nous pouvons essayer d'aplanir les difficultés qui nous séparent.

Laissez-moi ajouter enfin deux remarques toutes personnelles. La première, c'est que, si j'ai paru insinuer que le cardinal Vaughan était indifférent à la réunion ou capable de permettre à des considérations personnelles d'influer sur son attitude vis-à-vis des démarches qui pourraient être faites pour en arriver à une entente entre l'Eglise d'Angleterre et Léon XIII, si l'on a pensé une pareille chose, c'est que l'on s'est complètement mépris sur ce que j'ai dit.

Je suis certain que le cardinal Vaughan n'a fait qu'exprimer la plus exacte vérité quand il a dit que, s'il était nécessaire, il sacrifierait volontiers sa propre vie pour amener l'Angleterre à faire d'honnêtes et franches ouvertures au Saint-Siège. Nous lui avons seulement demandé — dans le cas où deux opinions étaient soutenables au point de vue historique — de reconnaître l'existence de l'une et de l'autre, et, s'il était possible, d'admettre la plus favorable pour nous. Et cela, considérant qu'une généreuse indulgence de ce genre serait le moyen le plus capable — sauf toutefois celui de la prière — pour rétablir l'unité et la paix dans l'Eglise.

L'on nous dit que la pensée « d'une réunion en un seul corps se ressent tout à fait de la chair et du sang », que c'est là une proposition faite pour épargner à chacun les angoisses, les douleurs, les

anxiétés de la soumission individuelle. Ce n'est ni le désir d'éviter des troubles ou des calamités qui dans bien des cas ne se présenteraient pas, ni encore moins l'orgueil, je le pense humblement, qui nous éloigne de cette soumission que le cardinal considère comme le seul moyen de restaurer l'unité dans l'Eglise, c'est fidélité de notre part à ce que nous croyons être la vérité et au dépôt qui nous a été confié, c'est le désir d'être fidèles au poste dont Dieu nous a remis la garde; c'est demeurer loyaux à la mission que la Providence divine — comme l'a si bien dit l'archevêque de Cantorbéry — a tout spécialement donnée à la communion anglicane. Nous avons beaucoup à gagner de Rome ; de même Rome n'a-t-elle pas aussi beaucoup à gagner de nous? Croyez-vous qu'elle n'ait rien perdu en ne conservant dans sa communion que les seules races latines? Le retour des races teutoniques et avec elles la vigueur et l'esprit d'indépendance de la race anglo-saxonne ne serait-ce pas pour elle un incommensurable bienfait? Et encore, lorsque l'archevêque de Cantorbéry parle de certaines dévotions répandues à l'étranger et qui ne datent pas même du moyen âge, ne touche-t-il pas là un point sur lequel, je l'imagine, beaucoup de catholiques romains sympathisent avec lui? N'oublions pas que l'office divin, pour employer le terme consacré, n'est récité par les laïques nulle part, dans la chrétienté, d'une manière plus fréquente et avec plus de solennité que dans l'Église d'Angleterre. Nous entendons dire quelquefois que dans notre communion l'on manque de respect pour Notre-Dame! N'est-ce donc rien que son propre cantique soit chanté chaque jour publiquement en Angleterre, chose que l'on chercherait en vain ailleurs? Mais c'est là une digression, et ce que je veux seulement vous rappeler en terminant, c'est que la réunion de la chrétienté demeure le but et comme le couronnement du mouvement d'Oxford et de la grande renaissance religieuse qui l'a suivi. Aucune Église ne peut dire aux autres Églises : Je n'ai pas besoin de vous. Dieu a établi un seul royaume sur la terre et son intention n'était pas que ses membres professassent une doctrine différente ou ne participassent pas aux mêmes sacrements. Au contraire, il y a une seule foi, un seul Seigneur et un seul baptême. Nous sommes en ce moment à un point de jonction de deux routes. Et si nous ne nous efforçons pas de faire cesser le schisme du XVIe siècle, le mouvement d'Oxford aura été un insuccès, en dépit des résultats qu'il a déjà produits. A la fois l'archevêque de Cantorbéry et le cardinal Vaughan reconnaissent que des signes de temps nouveaux se sont manifestés et que, selon les desseins secrets de la Providence,

quelque chose se prépare en Angleterre. Si, comme je le crois ermement, une occasion nous est offerte pour la réunion de la chrétienté, nous devons travailler sans relâche à seconder les desseins de la divine Providence, pour hâter le jour où, au lieu de nous défendre de nos propres frères comme aujourd'hui, nous pourrons nous unir tous en une armée solide pour combattre le mal et le péché, et porter la lumière du glorieux Évangile de notre Dieu et Sauveur jusqu'aux extrémités de la terre.

DISCOURS DE L'ARCHEVÊQUE (*ANGLICAN*) D'YORK

. . . .

. . . .

De toute part nous n'entendons qu'un cri pour réclamer l'unité. Une voix, partie de Rome et inspirée par le même désir, s'est fait entendre à nous dans cette lettre mémorable que le Pape adressait naguère au peuple anglais. Sous bien des rapports cette lettre est remarquable, et dans un certain sens, elle est vraiment unique. D'un bout à l'autre c'est le même esprit d'amour paternel qui se fait sentir, attestant les continuels efforts d'un vénérable prélat pour amener les diverses branches de l'Église catholique dans la paix et l'unité. Une telle lettre sera bien accueillie, quelle que soit sa valeur actuelle au point de vue pratique ou quelles que puissent être ses conséquences dans l'avenir. La recevoir avec dédain ou sans y répondre serait indigne d'un peuple chrétien. Et ce ne serait surtout pas assez de notre part que de répéter ce qui a été si souvent dit et redit, à savoir que, dans les circonstances présentes, la réunion est impossible; là-dessus sans doute il n'est personne qui n'acquiesce à cette opinion. Elle reçoit à la fois dans l'Église l'assentiment discret des hommes d'étude, et celui plus violent de la multitude. Mais nous ne devons pas nous contenter d'un *non possumus* et encore moins d'un *non volumus*. Ce n'est pas assez que de s'asseoir silencieux les mains jointes, même si elles sont jointes pour prier. Nous ne pouvons oublier que le vénérable prélat qui s'est ainsi adressé au peuple d'Angleterre est le Pontife et le chef d'une des branches les plus anciennes et certainement les plus largement répandues parmi celles qui composent l'Église universelle; le chef d'une Église qui a produit des multitudes de saints et une glorieuse armée de martyrs; d'une Église qui nous a légué un vaste trésor de théologie; d'une Église, enfin, envers laquelle dans le

siècles passés, au temps de notre faiblesse et de notre adversité, nous fûmes redevables d'un précieux et cordial secours.

La lettre du Pape traite principalement de l'importance et du pouvoir de la prière, insistant auprès du peuple d'Angleterre sur l'obligation d'adresser à Dieu des supplications ardentes et continuelles pour la restauration de l'unité. Ce sont là autant de points sur lesquels nous pouvons pleinement sympathiser.

Nous pouvons assurer le vénérable prélat que nous aussi nous déplorons très profondément l'état de division de la chrétienté; que nous aussi nous désirons très ardemment la restauration de l'unité dans l'Église. Ce sera pour lui une source de joie que de savoir que l'Église d'Angleterre n'a jamais cessé d'en faire l'objet de ses supplications continuelles; que chaque jour et dans chaque paroisse nos prières sont offertes, suivant les propres paroles de la liturgie, « pour le bien et la prospérité de l'Église catholique, afin que tous ceux qui professent la foi chrétienne et se donnent le titre de chrétiens parviennent enfin à la vérité et à une foi inébranlable dans l'unité de l'esprit, dans la paix du cœur et dans la droiture de la vie ». Et il se réjouira encore davantage de savoir que semaine par semaine, et souvent jour par jour, s'élève de nos autels une supplication vers le Dieu tout-puissant pour le prier « de faire régner dans l'Église universelle l'esprit de vérité, de concorde et d'unité »; et encore que non seulement quelques évêques isolés, mais bien tous les représentants de la communion anglicane réunis en assemblée solennelle ont fixé des jours spéciaux pour supplier Dieu en commun qu'il hâte l'accomplissement des vœux exprimés par Notre-Seigneur lui-même. Nous avons donc pour ainsi dire devancé le désir du Pontife romain, et nous nous réjouissons de trouver qu'au moins sur ce point « nous ne faisons qu'un avec lui ». . .

D'autre part, aucun de ceux qui observent les signes des temps ne peuvent manquer de reconnaître que dans ces quelques derniers mois, de tous côtés, aussi bien en Angleterre qu'au dehors, des indices très remarquables se sont fait jour, qu'un intérêt toujours croissant s'attachait à cette question si considérable de la réunion et que le désir de voir enfin disparaître le grand scandale de la chrétienté se faisait sentir chaque jour davantage. De part et d'autre les esprits et les cœurs d'hommes intelligents et dévoués ont été amenés à chercher à conférer ensemble d'une manière amicale, et ces conversations fraternelles n'auront pas été perdues. Elles ont incontestablement eu pour effet, du côté de Rome, de réveiller l'intérêt et de faire procéder à des enquêtes sur la situation occupée par l'Église d'Angleterre. Nous n'oublions pas qu'à plusieurs époques

antérieures des efforts répétés ont été faits dans le même but; commencés au temps même de la Réforme, ils ont été maintes fois renouvelés.

L'histoire de ces divers mouvements constitue l'un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de l'Église dans les temps modernes. De temps à autre, il semble que Dieu lui-même excite les cœurs d'hommes choisis par lui pour rappeler à la chrétienté le fatal danger du mal qui la consume et pour tendre une main secourable à ceux qui, d'un côté ou de l'autre, occupaient une position d'antagonisme ou de méfiance. Il est vrai de dire qu'aucune de ces négociations n'a amené de résultat direct; mais le plus souvent leur insuccès est venu non d'une faiblesse inhérente à leur nature, mais plutôt de causes tout à fait étrangères. Le nom de ceux qui jouèrent le principal rôle dans ces divers mouvements suffit à attester qu'ils ne furent pas entrepris à la légère, ou par des hommes incompétents. Et sans aucun doute ils atteignirent leur but en rappelant au souvenir de tous dans l'Église la prière de Notre-Seigneur lui-même et l'obligation qui existe de travailler à son accomplissement final.

Mais c'est au delà de notre pouvoir que de prévoir de quelle manière les paroles et promesses de Notre-Seigneur recevront leur accomplissement.

Il est à peine possible de mettre en doute que Notre-Seigneur, dans sa prière comme dans ses promesses, n'ait pas eu en vue une unite organique, sous une forme ou sous l'autre; mais le champ est laissé libre aux diverses conceptions sur ce que sera cette unité. L'on a dit d'une manière admirable que lorsque sonnera l'heure de la réconciliation entre Rome et l'Angleterre, ce ne sera pas nous qui irons à elle ni elle à nous, mais ce sera elle et nous qui irons à Dieu. Il n'en reste pas moins que c'est là pour chacun de nous et pour nous tous un devoir pressant que de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour parvenir à ce but béni. Si nous ne voyons pas les résultats, nous aurons du moins préparé le chemin. Il n'est pas homme qui réfléchisse et qui puisse honnêtement penser que le présent état de la chrétienté soit conforme à la volonté du Christ; et personne ne peut se soustraire à l'obligation de travailler à le réformer « s'efforçant — avec zèle — de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix ».

. . . .

Il est une parole d'un éminent catholique français que l'on cite souvent : « C'est que si jamais les chrétiens doivent se rapprocher les uns des autres, ainsi que tout les invite à le faire, il

semble que le mouvement doive partir de l'Église d'Angleterre. » Si jamais cette prédiction doit se réaliser, nous devons être prêts et armés pour bien remplir notre tâche. Nous sommes enclins à oublier, tandis que nous critiquons et condamnons les fautes et les erreurs des autres, que nous aussi pourrions bien ne pas être tout à fait sans défauts. Dans nos discussions et nos controverses avec d'autres commions religieuses, nous sommes tentés de croire que chez nous tout est vrai, tandis que chez elles tout est faux. . . .

Le danger de notre position spéciale, c'est la complaisance en nous-mêmes et la persuasion intime que nous avons tout prévu et réglé pour jamais en fait de doctrine et de cérémonies, dans nos « 39 articles » et dans nos « actes d'uniformité ». Le temps n'est peut-être pas éloigné où il sera sage de notre part de reviser notre position, quant aux matières d'une importance secondaire, et cela nous devrons le faire, non par manque de foi ou par crainte, mais avec le désir ardent de parvenir au plus haut degré de perfection chrétienne, dans les pensées et dans la vie, à notre époque.

. . . .

Après tout, ceux qui eurent l'initiative de la Réforme et la firent triompher n'étaient pas infaillibles, et, au milieu des luttes et des tourments du seizième siècle, il est possible que quelquefois ils aient fait erreur et rejeté peut-être un peu trop hâtivement une part du précieux chargement de la barque. . . Si nous voulons jamais occuper une place prééminente en devenant les promoteurs de la réunion de la Chrétienté, il faudra que nous ayons le courage de nous débarrasser de tout ce qui est étroit et exclusif sans motifs, soit dans nos croyances, soit dans nos pratiques religieuses; sans quoi nous sommes certains d'un insuccès.

Il est possible que le présent mouvement ne produise aucun résultat immédiat. Mais il n'aura pas été stérile; il aura servi à rappeler l'attention sur l'importante question qu'il agite et à ranimer notre zèle pour l'unité.

Un pape éminent du siècle dernier a déclaré que ses prédécesseurs sur le trône pontifical étaient responsables de la perte de l'Angleterre. Nous pouvons avec raison espérer que le jour viendra où un autre Pape aura la gloire et l'honneur de réconcilier ces deux grandes branches de l'Église catholique! . . . .

Et à un autre point de vue, il est absolument incontestable que toutes nos difficultés dans la solution du problème de l'éducation religieuse ont une même source dans ces divisions des chrétiens. N'est-il pas permis de croire qu'autour de nous il apparaît des signes de temps meilleurs ? Au milieu des cris et des clameurs de

la controverse religieuse, ne trouvons-nous pas que des paroles de paix se font entendre plus fréquemment et plus distinctement? N'y a-t-il pas plus d'espérance lieu d'avoir que l'on en arrivera à une reconnaissance mutelle des droits de chacun, reconnaissance de la mère par ses enfants et des enfants par leur mère; que ceux-ci consentiront à lui accorder le rang et l'autorité qui lui est due, tandis qu'elle de son côté leur rendra leur place à la maison ? Qu'y a-t-il donc que Dieu ne puisse nous accorder si nous travaillons à garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix ? Bénis soient les pacifiques ! Bénis sont-ils ceux qui, par la parole ou l'action, par un discours de bonne foi comme par l'abnégation et le silence, travaillent à l'accomplissement des vœux de Notre-Seigneur! « Ils ne rougiront point devant lui, à l'heure du jugement, et ils entreront dans sa paix. »

L'ARCHEVÊQUE D'YORK ET LA RÉUNION

(*Church Times*, 18 oct. 1895.)

Le sermon prêché par l'archevêque Maclagan dans la cathédrale de Norwich au service d'ouverture suffit à lui seul à rendre mémorable un Congrès qui, sous certains rapports, n'a pas atteint la moyenne d'intérêt qu'il excite d'ordinaire. Ce sermon est un de ceux qui méritent d'être lus et médités par tous ceux qui désirent la réunion de la chrétienté. Il y a bien des années que ce que nous croyons être les vrais principes de l'Eglise d'Angleterre n'avait été affirmé avec des vues aussi larges et aussi politiques par un prélat anglican; et quant à ses résultats pratiques, l'on peut presque assurer que pas même la lettre de Léon XIII ni la publication du *De Hierarchia Anglicana*, ne sont capables de faire plus pour la cause de la réunion. La claire et loyale affirmation de vérités positives que l'on y trouve concernant la position de l'Eglise d'Angleterre, oppose un contraste frappant aux déclarations négatives et faites à moitié cœur, ainsi qu'aux affirmations circonstanciées que nous recevons d'ordinaire des prélats anglicans. En voilà presque assez pour renvoyer nos lecteurs au discours lui-même; mais il est quelquefois bon d'adopter la méthode opposée, de clouer les pièces fausses sur le comptoir et de faire ressortir une affirmation de vrais principes à une époque où la mauvaise monnaie des faux principes ou des expédients sans principes a cours d'une façon anormale.

Il va sans dire, bien entendu, que dans le langage de l'archevêque il n'y a pas le moindre semblant de compromis quant à la



position de l'Eglise d'Angleterre. Le Dr Maclagan est, on l'admettra, aussi fidèle anglican que qui que ce soit. La différence qui existe entre Sa Grâce et ses frères dans l'épiscopat qui ont déjà parlé sur ce sujet, c'est qu'il a substitué des affirmations positives à celles qui jusque-là avaient plutôt été négatives ; et lorsqu'un homme d'une piété reconnue fait sur un point de doctrine une déclaration qui n'est plus seulement négative mais bien positive, il y a bien des chances pour que cet homme soit dans le vrai. Le Dr Maclagan proclame aussi clairement qu'aucun de ses frères dans l'épiscopat le droit que revendique l'Eglise d'Angleterre de former partie intégrante de la véritable Eglise de Dieu. Mais cela ne lui suffit pas. Il voit qu'elle ne constitue pas l'Eglise tout entière et il a le courage de l'admettre. En entendant certains évêques parler de réunion, on dirait vraiment qu'ils s'attendent à voir les catholiques romains, le Pape en tête, se joindre à l'Eglise d'Angleterre. C'est tout aussi étrange et futile que pour le cardinal Vaughan de croire que les membres de l'Eglise d'Angleterre ayant quelque connaissance des principes ecclésiastiques vont déserter leurs propres évêques pour se soumettre à lui. D'autres alors, qui admettent cela, s'imaginent que les difficultés pour parvenir à la réunion sont si considérables qu'ils considèrent toute tentative dans ce sens comme absolument sans espoir et que c'est à peine s'ils osent prier à cette intention. L'archevêque Maclagan n'est pas de ceux-là. Il reconnaît les difficultés et n'essaie nullement de les faire passer pour moins considérables qu'elles ne le sont réellement; mais en même temps il nous rappelle que Notre-Seigneur pria pour la complète unité de son Eglise ; en conséquence il croit qu'un jour ou l'autre, sous une forme ou sous l'autre, cette unité s'accomplira, et il contribue suivant ses moyens à la solution des difficultés.

On ne peut pas dire que l'archevêque ait ajouté quelque chose de nouveau à la controverse; mais l'admission, par un si haut dignitaire de l'Église anglicane, de principes admis déjà par d'autres moins autorisés, marque, dans l'œuvre de la réunion, le commencement d'une ère nouvelle.

Le premier de ces principes sur lequel nous voudrions appeler l'attention, c'est l'existence de la Papauté comme fait historique, que nous devons reconnaître, dans tous nos efforts loyaux vers la réunion. Nous avons assez souvent protesté, dans ces colonnes, contre une exagération illégitime du principe de centralisation, mais l'histoire montre combien il est vain d'essayer de garder l'unité s'il n'y a un centre comme point de ralliement, et même s'il était possible d'établir pour la chrétienté d'Occident un centre d'u-

nité autre que le Saint-Siège, il est difficile de découvrir quels en seraient les avantages. Rome a été durant une longue période le centre de l'unité, et il est difficile de voir quelle interprétation peut être donnée aux paroles de l'archevêque d'York, exprimant « l'espoir qu'un jour viendra où un autre Pape aura la gloire et l'honneur de réconcilier ces deux grandes branches de l'Église catholique », sinon que lui, du moins, est désireux de voir Rome acceptée de nouveau comme le centre d'unité, à la condition toutefois que la liberté de l'Église serait pleinement assurée.

Un second principe admis par l'archevêque, et qui est la conséquence du premier, c'est qu'il refuse d'admettre comme une conclusion sur laquelle il n'y a plus à revenir, cette théorie que Rome ne changeant jamais, il est impossible qu'elle modifie ce qu'elle a une fois décrété. . . . .

Nous pouvons espérer, et l'espérance est dans ce cas l'un des meilleurs moyens d'arriver au but, nous pouvons espérer que les revendications de Rome seront si bien expliquées et modifiées qu'elles pourront être généralement admises d'une manière honorable pour tous.

En même temps que nous espérons un changement d'attitude de la part du Saint-Siège, nous devons admettre, à l'instar de l'archevêque, que l'Église d'Angleterre ne doit pas être éternellement liée aux expressions stéréotypées des opinions des réformateurs anglais. Sur beaucoup de points, dit l'archevêque, nos différences sont plus apparentes que réelles et sont susceptibles d'être expliquées. Mais, bien entendu, l'explication et les modifications ne peuvent pas venir d'un seul côté. Nous ne pouvons pas nous attendre à ce que le Pape souscrive à nos formules telles qu'elles sont actuellement. Parmi les plus nobles paroles de l'archevêque — paroles qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or et mieux encore gravées dans les cœurs de tous les fidèles de l'Église d'Angleterre — sont celles qui nous avertissent de nous garder de cet esprit de complaisance en nous-mêmes, qui nous invite à considérer nos formules comme l'expression définitive des vérités de la religion. Suivant les paroles de l'archevêque : « Nous sommes disposés, tandis que nous critiquons et condamnons les fautes et les erreurs des autres, nous sommes disposés à oublier que, nous aussi, pourrions bien, à tout prendre, ne pas être sans défaut ». Les réformateurs étaient des hommes faillibles, « et dans la tourmente du XVIe siècle, ils peuvent quelquefois s'être trompés dans leurs décisions et avoir peut-être rejeté un peu hâtivement une partie des précieux chargements de la barque ». De même, « si nous voulons occuper une position prééminente



dans l'œuvre de la réunion de la Chrétienté, nous devrons avoir le courage de nous débarrasser de tout ce qui est étroit et exclusif sans motifs dans nos croyances ou nos pratiques, — sans quoi nous sommes sûrs d'échouer ». — De telles paroles sont autrement propres à préparer la réunion qui nous tient tant à cœur, que cette idée insulaire qui se rencontre dans l'esprit de certains, à savoir que toute la Chrétienté doit devenir l'Église d'Angleterre avec l'archevêque de Cantorbéry comme nouveau centre d'unité, et avec l'obligation pour tous les chrétiens de souscrire aux trente-neuf articles. L'archevêque Maclagan reconnaît évidemment ce fait : que la loyauté envers l'Église d'Angleterre comprend cette conviction que l'Église d'Angleterre est seulement une partie d'un plus large corps dont l'unité extérieure doit être l'objet de nos espérances et de nos efforts, tout comme son unité intérieure essentielle est un article de notre foi.

Comme conclusion, nous nous reportons à la première partie du sermon, lorsque l'archevêque déclare qu'en présence de tous les obstacles qui rendent la réunion immédiate impossible, nous ne devons pas nous contenter d'un *non possumus* et encore moins d'un *non volumus*.» Il est à craindre que ceux qui suscitent le plus d'obstacles n'aient pas réellement le désir de la réunion. Bien entendu, il n'y en aura que quelques-uns seulement à manifester leurs sentiments avec la grossièreté de cette petite bande tapageuse qui essaya de troubler le meeting de l'E. C. U. à Norwich. Mais il existe, nous en avons peur, trop d'anglicans qui, au fond de leur cœur, ne désirent réellement pas la réunion, si pour cela il faut faire le sacrifice de cet esprit de complaisance en soi-même et d'infaillibilisme qui est la caractéristique d'un anglicanisme faussé, mais ayant trop largement cours, ou bien encore s'il faut faire quelque concession non à Rome, mais à la vérité catholique.

Ceux qui, comme Léon XIII et l'archevêque Maclagan, ont vraiment le désir de la réunion, pourront avec satisfaction se rappeler notre proverbe : On fait ce que l'on veut. Si tout le peuple chrétien désire vraiment la paix et la vérité, nous pouvons être sûrs que Dieu l'y conduira. Les nobles paroles de l'archevêque d'York, qui le feront considérer à bon droit comme un *leader* dans tout ce mouvement, avant tous les autres prélats anglicans, ces paroles serviront à accroître les vœux de tous ces hommes vraiment catholiques qui désirent la paix de l'Église et à promouvoir par là la réunion de la chrétienté.

LES CATHOLIQUES ANGLAIS

Tandis que de toutes parts s'élève un cri vers l'unité, le mouvement catholique, loin de se ralentir, s'accélère tous les jours. Au mois de juin, a eu lieu la pose de la première pierre de la nouvelle cathédrale de Westminster, au milieu d'un concours immense de clergé et de peuple. C'était un spectacle imposant que celui de cette procession présidée par deux princes de l'Eglise, se déroulant majestueusement à travers les rues de la grande cité avec toute la pompe du culte catholique. La nouvelle cathédrale, construite dans le style byzantin, possédera la plus large nef de l'Angleterre.

En septembre, s'est produit un autre événement religieux qui aura une portéec onsidé-rable : la consécration du premier vicaire apostolique du pays de Galles. C'est la reconnaissance par l'Église catholique de la nationalité galloise, et cette création d'un vicariat apostolique apparait comme un premier pas vers la constitution d'une future province ecclésiastique galloise, distincte de la province anglaise de Westminster.

Ce mois-ci encore, le cardinal Vaughan ouvrait à Silvertown, dans les docks de Londres, une nouvelle école catholique qui comprend déjà 560 élèves. Il y a huit ans, il n'y avait ni prêtre ni église catholique dans ce quartier, l'un des plus pauvres de la capitale. Le maire et le conseil municipal, bien que n'étant pas catholiques, avaient tenu à honorer de leur présence la cérémonie.

V.

LE CULTE DE ST JEAN L'ÉVANGÉLISTE EN ANGLETERRE

On lit dans le *Monde* :

Nous avons reçu d'un éminent ami, M. G. Rohault de Fleury, la lettre suivante, dont nous le remercions très vivement et que nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur faire connaître :

Cher Monsieur,

Un de mes amis d'Angleterre m'envoie pour mes études sur les *Saints de la Messe* une statistique intéressante des églises de son pays dédiées à saint Jean l'évangéliste. Au moment où l'on s'occupe beaucoup du retour de nos frères séparés au vieux bercail, vous penserez peut-être à propos de la mettre sous les yeux des lecteurs du *Monde*.

Le culte de saint Jean l'évangéliste a été autrefois en grand honneur en Angleterre, et il s'y est manifesté de bonne heure par des dédicaces d'églises faites sous son nom ; on en a marqué un grand nombre, quoiqu'elles soient difficiles à établir pour le moyen âge, où le temps nous a dérobé une multitude de titres et où les documents nous font défaut. Nous avons pu néanmoins réunir 170 vocables antérieurs à Henri VIII. A ce moment la dévotion tombe tout à coup, et pendant les trois siècles si rapprochés de nous qui sont compris de 1530 à 1833, c'est-à-dire du commencement du schisme jusqu'au mouvement puséyste, on n'a découvert qu'une quarantaine de dédicaces.

En 1833 le culte de saint Jean se relève tout à coup, et pendant les soixante ans qui nous en séparent aujourd'hui nous comptons au moins 270 dédicaces d'églises au saint évangéliste.

Remarque singulière : les années 1844, 1845, 1846, qui ont été témoins des tracts si éclatants et de la conversion de Newmann coïncident précisément avec les dédicaces les plus multipliées. Seulement pour ces trois années nous en comptons 54.

Après la sainte Vierge, qui possède encore plus d'églises, saint Jean l'évangéliste est le patron le plus populaire aujourd'hui en Angleterre, où il n'a pas moins de 500 églises.

Ces chiffres me semblent significatifs, et marquent un mouvement religieux extraordinaire.

D'après cette curieuse statistique, saint Jean, l'apôtre de la pureté et de l'amour, fut exilé au temps des désordres honteux et sanguinaires de Henri VIII, et le voici aujourd'hui rappelé avec enthousiasme par les Anglais qui se rapprochent de l'unité.

On se rappelle la légende d'Édouard le Confesseur donnant sa bague d'or à saint Jean, qui lui était apparu sous la figure d'un mendiant; quelque temps après, saint Jean apparait de nouveau à des pèlerins anglais égarés près de Jérusalem et leur rend l'anneau, leur disant qu'il va leur servir de guide en reconnaissance de ce bienfait. Ne pouvons-nous espérer que saint Jean guidera les Anglais égarés et les conduira à Rome, cette autre ville qu'ils cherchent en son nom?

Voyez, cher monsieur, si ce petit tableau peut intéresser vos lecteurs ; je vous l'envoie à tout hasard comme une occasion de vous prouver ma vive et affectueuse sympathie.

Veuillez en agréer l'expression et celle de mes sentiments tout dévoués.

G. Rohault de Fleury.

CHRONIQUE

Remerciements. — Nous exprimons nos remerciements bien sincères à nos associés et à tous ceux qui s'intéressent à l'Œuvre. Merci pour des encouragements très précieux. Merci également pour les conseils qu'on a bien voulu nous donner ; nous en tiendrons compte dans les limites du possible.

Nous devons un mot tout particulier de reconnaissance à notre excellente presse catholique : *L'Univers*, *Le Monde*, *La Croix*, *La Vérité* nous ont promis de suivre attentivement notre Œuvre et de la recommander à leurs lecteurs. Plusieurs Semaines Religieuses, entre autres celle de Paris, ont annoncé en termes très favorables notre Association. *Le Bulletin* est heureux de signaler ces témoignages de sympathie.

Propagande. — Nos associés doivent tous devenir des zélateurs de l'Œuvre. Rien ne supplée à l'action directe et personnelle. Une lettre peut être mise au panier, mais on oppose difficilement un refus à des instances verbales. Nous supplions chacun de nos amis de nous recruter des associés. Mais nous demandons en particulier, d'organiser cette croisade dont nous parlons dans notre premier article. Il serait facile, croyons-nous' d'obtenir que dans les communautés, dans les couvents, dans les séminaires, il y eût au moins une communion par semaine à l'intention de l'Œuvre. L'usage s'est déjà introduit dans quelques maisons, il s'agirait de le généraliser. Les personnes pieuses, de leur côté, offriraient des communions suivant leur ferveur, mais en tout cas ne dépasseraient jamais un mois. Allons ! un peu de zèle, secouons cette douce torpeur faite d'égoïsme et d'inertie et travaillons pour une Œuvre si belle !

Nous serions très reconnaissants à nos zélateurs s'ils voulaient bien nous transmettre les noms des communautés où des prières et des communions seraient établies régulièrement.

L'archevêque d'York. — Le très honorable et très révérend W. D. Maclagan, D. D., D. C. L., archevêque d'York, est d'origine écossaise. Il est né à Édimbourg en 1826, et a fait son éducation dans cette belle ville. Le futur archevêque se destina d'abord à la carrière des armes. Il servait aux Indes et avait déjà obtenu le grade de lieutenant, quand il se sentit appelé à l'état ecclésiastique. Il donna sa démission et entra comme étudiant au collège



de Saint-Pierre à Cambridge. Il avait alors vingt-six ans. En 1856 il conquit ses grades avec distinction, fut ordonné diacre cette même année, et prêtre l'année suivante.

Le R. Maclagan occupa successivement la charge d'*assistant curate* (vicaire) dans plusieurs paroisses de Londres, de recteur de la grande paroisse de Sainte-Marie, Newington, et de Sainte-Marie Abbots, à Kensington, enfin de chapelain d'honneur de la Reine. Le jour de Saint-Jean-Baptiste, 1878, il fut sacré évêque de Lichfield ; en 1891, il fut transféré à York.

L'archevêque est une des belles figures de l'épiscopat anglican. Bon, zélé, très pieux, il s'occupe activement de l'administration de son diocèse. Sous les allures ecclésiastiques les plus correctes, il n'est pas difficile de retrouver encore des vestiges de sa première profession dans la démarche, comme aussi dans la droiture des procédés, dans la justesse du coup d'œil, dans la netteté des décisions et aussi dans le courage que tout chef doit avoir, et qu'il possède à un haut degré. L'archevêque d'York désire l'union de toute son âme, et il professe pour Léon XIII la plus grande estime et la plus profonde vénération.

Lord Halifax d'après l'évêque catholique de Clifton (Bristol) [1]. — « La plupart d'entre vous se rappellent le très remarquable discours prononcé, il y a quelques semaines, au meeting de l'*English Church Union* à Bristol par son président lord Halifax. Vous vous rappelez aussi les commentaires que fit naître ce discours dans les partis les plus divers et les plus opposés.

« Comme ce discours avait pour objet principal la réunion de l'Angleterre avec la sainte Église romaine, je sens qu'il ne serait pas respectueux pour le noble et brillant orateur de le passer sous silence. Lord Halifax, par sa valeur personnelle et par sa situation, n'est pas un homme ordinaire. Il n'est pas davantage un *dilettante* s'amusant lui-même à imaginer d'ingénieuses spéculations ou désirant arrêter l'attention par d'excentriques théories. Depuis sa jeunesse, il s'est fait remarquer par son ardente piété et par son actif dévouement au service des pauvres. Probablement il n'est pas de membre de l'association de Saint-Vincent de Paul qui ait dépensé une plus grande somme de travail personnel, en servant les malades et les mourants dans les taudis les plus nauséabonds de la misère et de la maladie, que ce noble représentant de l'aristocratie anglaise. Lord Halifax a conquis le

[1] Trois conférences sur la Réunion par l'évêque de Clifton, éditées par la *Catholic Truth*.

respect de tous ceux qui l'ont approché, depuis les princes du sang jusqu'aux membres des dernières couches sociales. Il est de plus le président de l'E. C. U., une association de l'Église d'Angleterre qui comprend des milliers de représentants parmi le clergé anglican et les laïques, dont les membres professent les opinions de la Haute Église et s'efforcent, en nombre toujours croissant, de développer et de maintenir la doctrine sacramentelle et sacerdotale qui les distingue de ceux qui se glorifient encore du nom de protestants. »

Le *Church magazine* de Bloemfontein (Afrique du Sud) nous apporte le mandement que l'évêque anglican de ce diocèse a écrit pour demander des prières en faveur de l'union des Églises :

« Les cœurs du peuple chrétien ont été dans ces derniers temps profondément émus de tout ce qui a été dit au sujet de l'Union de la chrétienté. La lettre du Pape au peuple anglais l'exhortant à prier pour l'unité de l'Eglise a grandement attiré l'attention sur ce sujet.

« L'archevêque de Cantorbéry, de son côté, a fait un appel dans le même but. En vous demandant, mes frères, de prendre part à cette œuvre nous désirons vous exposer clairement ce pourquoi nous réclamons vos prières.....

Nous demandons instamment à nos Révérends frères du clergé de ce diocèse de choisir le dimanche 8 septembre comme jour de prière pour l'union.

« ..... Plaise à Notre-Seigneur Jésus-Christ de bénir tous ceux qui par leurs prières et leurs œuvres travaillent pour la paix et l'unité de son Église. »

Sa Grâce indique ensuite, comme prière particulière, l'Oraison : *Seigneur Jésus-Christ qui avez dit à vos apôtres : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix*, etc.

NOTRE ASSOCIATION ET LA PRESSE

La presse catholique quotidienne a bien voulu annoncer la fondation de notre Association ainsi que la publication du premier numéro de notre bulletin mensuel ; nous devons ajouter qu'elle l'a fait avec un empressement et une cordialité qui nous ont touché profondément.

L'appui que la presse catholique veut bien donner aux modestes efforts que nous dévouons à cette grande œuvre de l'Union des

Églises, et tout spécialement à l'Œuvre de la Réunion de l'Église anglicane, nous est extrêmement précieux : car, en nous aidant à faire connaître l'existence et le but de notre association, elle étend parmi les âmes vraiment chrétiennes, grâce à la puissance de sa publicité, le champ d'action de la prière, et, du même coup, suscite de tous côtés des coopérateurs pour l'œuvre de la Réunion.

Nous nous proposons de noter successivement, et à l'occasion par des extraits, les articles que consacrent à notre Association les journaux catholiques qui veulent bien nous prêter leur généreux concours.

Dans l'article suivant, du 5 octobre, l'*Univers* nous a donné, par la plume de son éminent rédacteur, M. Eug. Tavernier, un témoignage de sympathie dont nous connaissons toute la valeur.

Une *Association catholique pour la réunion de l'Église anglicane* est fondée à Paris. Le *Bulletin* qui en est l'organe mensuel expose, dans un article dû au R. P. Portal, le but de l'œuvre et les moyens adoptés.

Après avoir cité la lettre d'approbation et d'encouragement que S. Em. le cardinal Rampolla lui a adressée au sujet de la publication du discours de Lord Halifax (nous avons signalé le grand intérêt de cette brochure), le R. P. Portal trace en ces termes son programme...

Le Bulletin, qui est imprimé avec soin, offre, en une trentaine de pages, une collection de documents variés. Naturellement celle-ci débute par la Lettre apostolique du Saint-Père aux Anglais. Vient ensuite un article intitulé *Léon XIII et la question anglicane*, qui expose en abrégé l'état de la controverse; un compte rendu des congrès tenus par les catholiques anglais et par des anglicans; une série de citations empruntées à un écrivain anglican (le R. W. F. Everest, auteur du livre intitulé *The Gift of the Keys*) et qui reconnaissent que la Primauté des Papes est de droit divin.

Ces quelques détails indiquent l'intelligence avec laquelle la nouvelle publication est dirigée.

On jugera aussi que l'œuvre fondée par le R. P. Portal est vraiment propre à favoriser le résultat dont l'importance capitale a été signalée par le Souverain Pontife. Le chef a parlé; l'idée a été exposée dans son ensemble aux yeux du monde; le plan général est dessiné : c'est maintenant l'heure d'intervenir pour les hommes que leurs talents spéciaux, leurs relations et leurs travaux ont préparés à cet apostolat. Il faut s'assurer le concours de tous les chrétiens qui prient et qui agissent. Il aut donc un lien entre toutes ces âmes éprises d'une pensée grandiose. *L'Association catholique pour la réunion de l'Eglise anglicane* fournira cette organisation. Nous aurons lieu d'en parler souvent.

Eugène Tavernier.

Le *Monde*, après avoir rappelé très amicalement la lettre de si précieux et si haut encouragement que S. Em. le cardinal Rampolla a daigné nous adresser, a reproduit en entier le premier article de notre bulletin mensuel sur le but de l'œuvre, ainsi que le règlement de notre association.

Nous exprimons aussi à la *Croix* toute notre gratitude pour l'article qu'elle a bien voulu nous consacrer, dans son supplément du 6-7 octobre :

Nous saluons avec bonheur l'apparition d'une œuvre nouvelle dont le siège est fixé à Paris, 95, rue de Sèvres, et nous appelons l'attention des catholiques français sur son but, son fonctionnement et les conditions faciles à remplir pour en faire partie. Il s'agit d'une association catholique qui a pour but de faciliter la réunion de l'Église anglicane à l'Église romaine. Nos lecteurs n'ont pas oublié la lettre si remarquable adressée, le 14 avril dernier, à la nation anglaise par Sa Sainteté Léon XIII. On retrouvera le texte français de cette lettre dans le bulletin mensuel que nous avons sous les yeux, et dont les autres numéros paraîtront désormais au siège de l'œuvre (1). L'appel si éloquent, si cordial et si plein de ménagement pour l'amour-propre anglais du Souverain Pontife, a excité chez nos voisins d'outre-Manche la plus vive émotion aussi bien parmi les catholiques que dans les différentes sectes protestantes séparées de l'Église officielle.

Depuis plus d'un demi-siècle, ou, pour mieux dire, depuis l'époque où la plupart de nos évêques français, exilés par la grande Révolution, émigrèrent en Angleterre, un courant continu, intense, a rapproché l'élite du clergé anglican du catholicisme. Les évêques anglicans de Salisbury, de Lincoln, les chanoines Little, Everest, lord Halifax, membre du Parlement, et bien d'autres personnages, laïques et ecclésiastiques, ont manifesté à diverses reprises, dans leurs discours, leurs ouvrages et par leurs actes même, un désir sincère d'union. Nous ne pouvons que nous réjouir de pareils sentiments et favoriser ces tendances.

⁂

Le R. P. Portal, prêtre de la mission, naguère professeur de théologie au grand séminaire de Cahors, après avoir pris l'avis des hommes les mieux en état de juger ce qu'il y aurait à faire pour favoriser ce mouvement des protestants anglais vers le catholicisme, a fondé avec eux une ***Association catholique pour la réunion*** de l'Église anglicane. Désormais débarrassé, par la permission de ses supérieurs, des occupations absorbantes du professorat, le R. P. Portal va consacrer tout son temps et toute son énergie d'apôtre à cette œuvre. Il a d'ailleurs reçu de la part de S. Em. le cardinal Rampolla les plus précieux encouragements et l'approbation formelle du Saint-Père. « Sa Sainteté a manifesté « qu'Elle vous verrait avec plaisir vous occuper plus directement encore « de tout ce qui regarde cette grande affaire. » Telles sont les paroles aussi flatteuses qu'encourageantes qui terminent la lettre adressée le 21 juin dernier à l'auteur de l'Association. « Ah! s'écriait Léon XIII, « dans une audience particulière donnée au R. P. Portal, s'il m'était donné « de voir seulement l'aurore du beau jour qui amènera le grand peuple « anglais à l'unité de la foi, comme volontiers je chanterais le *Nunc* « *dimittis!* Bon courage! On est venu me dire ici même, dans cet appar« tement, à propos de l'Orient, que l'union entre les Eglises était une « utopie. Eh bien! non, ce n'est pas une utopie, parce que, au milieu de « cette société bouleversée par les révolutions, l'idée religieuse seule « reste debout. »

Toutefois, on ne saurait le nier, cette union si désirable ne se réalisera

pas sans de grands labeurs, sans de ferventes prières, sans de nombreuses vicissitudes. Trop de préjugés, déjà séculaires; trop d'intérêts, trop de passions s'opposeront à un retour, surtout à un retour *en masse* de la nation anglaise à l'Église romaine. Mais ce ne sont pas là des motifs suffisants pour se décourager ni abandonner les premières tentatives déjà décisives qui ont été faites des deux côtés par de hautes personnalités. L'Association espère approcher du but poursuivi, et hâter la réalisation de ses espérances. Elle propose trois moyens : 1° la prière privée et publique de ses membres; 2° l'action en propageant les livres, tracts, brochures recommandés par l'œuvre, par la parole et par la plume, si les membres peuvent utilement parler en public et écrire. 3° enfin, les aumônes destinées à la diffusion du ***Bulletin*** et des diverses publications de l'Association. La cotisation annuelle nécessaire pour être ***membre*** de l'Association est fixée à 2 francs; mais les abonnés au *Bulletin* sont dispensés par le fait de cette cotisation.

∴

Nous relevons en outre, parmi les documents contenus dans ce premier ***Bulletin***, un compte rendu sommaire du Congrès catholique anglais réuni à Bristol, sous la présidence de S. Em. le cardinal Vaughan, qui a prononcé un discours fort remarquable sur l'Union. Après, vient un court aperçu du programme des questions qui seront agitées dans le Congrès de l'Eglise anglicane qui sera tenu à Norwich. Les séances dureront quatre jours, du 8 au 12 octobre, et promettent d'être fort intéressantes, si l'on en juge par la variété et l'importance des sujets qui seront soumis aux discussions des congressistes. On y traitera en particulier, le troisième jour, des difficultés qui s'opposent à la réunion de l'Église anglicane, 1° avec les dissidents, 2° avec l'Église romaine et les Églises d'Orient.

Signalons encore une courte notice sur la circulaire de l'archevêque anglican de Cantorbéry à ses coreligionnaires, à propos de la lettre de Léon XIII, et une étude remarquable du chanoine anglican le R. Everest, sur la primauté de saint Pierre, et enfin pour terminer ce compte rendu, nous recommandons la lecture d'une notice biographique des plus intéressantes sur la R. Mère Digby Bycott, naguère élue supérieure générale des Dames du Sacré-Cœur. La conversion au catholicisme de cette vénérable supérieure et des membres de son illustre famille est racontée par un ami qui ne nous dévoile pas son nom, mais dont les renseignements sont puisés aux sources les plus authentiques. Nous ne craignons pas d'encourir les reproches de nos lecteurs en les engageant à lire ce premier ***Bulletin*** d'un bout à l'autre et nous terminons par cette exhortation : Entrez dans l'Association au plus vite, et, si vos ressources le permettent, abonnez-vous au ***Bulletin***.

Nous continuerons, dans nos prochains bulletins, cette revue de la presse.

Le Gérant : Charles Treiche.

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

